

**LES PORTUGAIS DE FRANCE:
GENEALOGIE D'UN PUBLIC RADIOPHONIQUE**

Manuel ANTUNES DA CUNHA

Tout en se frayant un chemin à la recherche du public, les études de la réception expérimentent un renouveau épistémologique. L'ensemble des propositions part de la complexité d'un champ d'investigation dorénavant exposé à la mondialisation des contenus et des publics, ainsi qu'à la complémentarité entre le local et le global. De la « cérémonialité diasporique » des événements de portée planétaire, jusqu'aux réseaux de fans de feuillets quotidiens, en passant par les chaînes des communautés émigrées, la recherche investit de nouveaux espaces symboliques de communication¹.

Peu développées en France, les études sur la réception au sein de ces minorités constituent un axe de recherche à la fois prometteur et périlleux. De par leur forte structure interne, les diasporas sont des archétypes bien tangibles de la sociabilité en réseau. Toutefois, des travaux sur la dynamique d'un tel public risquent de trop exalter la résistance et la capacité créative des immigrés face aux discours nationalistes des pays d'accueil ou d'origine. Dérive apologique d'autant plus plausible que ce sont des chercheurs issus de ces communautés, comme nous, qui explorent le plus ce domaine.

Entre 1966 et 1992, le service public français de radiodiffusion se voit attribuer une émission pour les Portugais, qui constitua un espace médiatique et communautaire majeur dans la construction de la dynamique

¹ DAYAN, 1996 ; PASQUIER, 1999 ; GILLESPIE, 1995.

sociale de cette diaspora, bien que cantonnée dans un horaire, un espace² et un statut particuliers³. Malgré une longévité d'un quart de siècle, plus de sept mille émissions et des dizaines de milliers de lettres, l'absence de tout archive publique – écrite ou sonore – témoigne de la marginalité à laquelle elle fut vouée.

Nous avons analysé le contenu de vingt-cinq émissions ainsi que de 175 lettres d'auditeurs, dont 80 du dernier mois de diffusion⁴, de manière à comparer l'évolution de la politique éditoriale, du rôle des journalistes, ainsi que des usages du public. Ce travail repose sur une démarche *ethnosociologique*⁵, essayant d'articuler les contraintes institutionnelles, le vécu et le discours des acteurs, à partir d'une archéologie du public et de la sédimentation de ses usages. Après une synthèse diachronique qui dévoilera les grandes phases de l'histoire de l'émission, nous examinerons le discours

² L'émission a toujours été diffusée sur le Réseau B (ondes moyennes nationales) de France Culture, tout en étant conçue par une rédaction portugaise rattachée au service des émissions pour l'étranger de l'O.R.T.F. (puis à R.F.I. dès 1975). Les horaires de diffusion étaient eux aussi assez singuliers : septembre 1966 (6h40-6h50), mai 1972 (6h00-6h15), octobre 1976 (5h30-5h55), octobre 1982 (5h35-6h00), janvier 1985 (5h30-5h55) et janvier 1986 (22h00-22h30).

³ Le coût de l'opération est financé par le Fonds d'Action Sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (F.A.S.), organisme dont les ressources proviennent alors quasi exclusivement de la Caisse Nationale des Allocations Familiales (C.N.A.M.). Ces fonds correspondent à la différence des prestations que perçoivent les familles des travailleurs étrangers, selon que leurs enfants résident en France ou au pays d'origine ; ce sont donc les immigrés eux-mêmes qui, indirectement, paient leur émission. Pris en charge par le service public, ces programmes ne seront jamais pleinement assumés comme un service public à part entière. Chiffrée à 185 000 francs en 1966, la subvention du F.A.S. augmente régulièrement pour atteindre le million de francs en 1972, lors de l'inclusion de nouvelles communautés, et un plafond de douze millions et demi en 1983.

⁴ Aucune correspondance ou émission n'ayant été conservée par R.F.I. (ou par l'I.N.A.), ce matériel provient exclusivement d'archives privées. Nous avons donc retrouvé 25 maquettes d'émissions des années 1966, 67, 68, 74, 77, 80, 81 et 92. Des 175 lettres analysées, cinquante proviennent de la période 1974-75, quarante-cinq d'années diverses (1973 et 1978-1982) et quatre-vingt de décembre 1992. Nous nous sommes également entretenu avec les trois journalistes qui ont dirigé l'émission: Jorge Reis (1966-1983), Vasco Santos Sal (1983-1989) et Alvaro Morna (1989-1992). À ce corpus, il faut ajouter des grilles-type hebdomadaires (1983 et 84), des bilans d'activité (1985-92) et des statistiques de courrier de R.F.I. (1981-1992). La seule étude d'audience des émissions pour les immigrés, réalisée par la S.E.C.E.D. (Société d'Etudes Commerciales et Documentaires) en mai 1980, fut assez contestée, à cause de diverses incohérences méthodologiques. Le courrier reste donc l'indicateur le plus fiable.

⁵ PROULX, 1998, p. 154.

des auditeurs au moment de son arrêt. C'est de l'évolution d'un public et de ses usages ce dont il s'agit.

Envisageant la réception comme phénomène temporel, social et pratique⁶, notre recherche essaye de tenir compte du fait que l'expérience des auditeurs s'inscrit dans les méandres d'une histoire personnelle, mais aussi dans un parcours collectif à la base de mythes fondateurs, de rituels d'appartenance, de représentations, d'expériences et de pratiques culturelles communes. Il ne s'agit pas de postuler d'emblée l'existence d'un public, mais de le suivre au cours de son développement. Il ne s'agit pas non plus de parler au nom d'un public, mais de l'écouter, tout en se réservant le droit d'interpréter ses paroles.

À LA RECHERCHE D'UN PUBLIC

Depuis les découvertes maritimes du XV^e siècle, le facteur économique est la cause principale de l'émigration portugaise, mais un imaginaire social populaire inciterait les groupes moins favorisés à émigrer plutôt qu'à améliorer leur situation à l'intérieur du pays. Donnée structurelle de la société lusitanienne, le phénomène migratoire s'est bâti sur des réseaux familiaux et villageois propices à la création de liens sociaux et d'un territoire, « du sens donné par le lien inscrit dans le lieu »⁷, où les membres ressentent leur appartenance à une communauté. Néanmoins, le processus de constitution de tout territoire « possède une originalité fondamentale : il n'existe que parce qu'il est dans une situation de continuelle production de lui-même, les médias participant étroitement de cet incessant mouvement »⁸. C'est à la recherche de ce territoire, espace habité par les migrants portugais, que nous partons.

En France, l'identité de la communauté portugaise puise ses racines avant la seconde Guerre Mondiale, mais c'est bien le flux migratoire des années 60 qui structure son histoire, à une époque où Oliveira Salazar régit d'une main de fer ce petit pays isolé à la périphérie de l'Europe⁹. Si l'on en comptabilise

⁶ QUERE, 1996.

⁷ BOURE et LEFEBVRE, 2000, p. 271.

⁸ PAILLIART, 1993, p. 247.

⁹ Le régime dictatorial de l'*Estado Novo* eu comme principale figure António de Oliveira Salazar (président du Conseil entre 1932-1968), remplacé par Marcello Caetano pour des raisons de santé. La démocratie n'arriva que six ans plus tard, le 25 avril 1974, grâce au

50 000 en 1962, ces immigrés sont plus de 750 000 en 1975. « Une identité nationale affirmée et confirmée, dotée d'épaisseur historique (...), partagée par des centaines de milliers d'individus »¹⁰, s'installe sur le territoire hexagonal.

La vague migratoire lusitanienne naît dans les régions rurales du nord et du centre dans le sillage d'une profonde crise économique. Ancrée sur les valeurs du respect, du travail et de l'épargne, cette masse d'immigrés transporte avec elle le retard culturel d'un pays qui présente un taux d'analphabétisme de 40,3 % en 1960¹¹. À la fin de la décennie, le tirage de l'ensemble des quotidiens ne dépassait pas le demi-million d'exemplaires pour une population de huit millions et demi d'habitants et la chaîne publique R.T.P. évaluait à près de 300 000 le nombre de téléviseurs et à un million de téléspectateurs l'audience moyenne quotidienne¹². La radio était donc bien le seul média accessible à l'ensemble des Portugais.

Dans les années 1964-1968, les médias français découvrent cette migration laborieuse mais asociale, dénonçant les affres des voyages clandestins et la précarité des bidonvilles, alors que les autorités hexagonales mettent en place une série de mesures visant à faciliter leur adaptation¹³. Echaudés par des années de censure et les déboires avec les "passeurs" et les "marchands de sommeil", méfiants à l'égard des autorités françaises et portugaises ainsi que de certains exilés politiques qui se faufilent jusqu'aux bidonvilles

soulèvement de l'armée. Pendant cette période, l'intérêt des médias portugais pour l'actualité internationale fut souvent restreint. Le 20 juillet 1969, jour où l'Homme pose le pied sur la lune, le journal télévisé commence par la visite du président de la République à une entreprise de ciment qui fête ses noces d'argent! L'alunissage ne mérite que la quinzième place du J.T., bien loin après le récit complet de toutes les visites officielles!, CÁDIMA, 1996, p. 228.

¹⁰ CORDEIRO, 1997, p. 11 ; LOURENÇO, 1990.

¹¹ NOBRE-CORREIA, 1997, p. 47, note 48.

¹² CÁDIMA, 1996, p. 335.

¹³ Le 15 octobre 1964, la Préfecture de Paris se voit dans l'obligation d'ouvrir une annexe dans le 19^e arrondissement, spécialement destinée aux Portugais. D'autres structures sont également créées près de Champigny; mais cela ne suffit toujours pas pour les sortir de leur isolement. VOLOVITCH TAVARES, 1995, pp. 42-49. Dans la deuxième moitié des années 60, l'immigration portugaise devient véritablement un enjeu socio-politique (le scandale des bidonvilles, la guerre coloniale, l'accueil de l'Eglise française), économique (source de productivité et de richesse) et médiatique (la CGT publie *O Trabalhador* et la Mission Catholique Portugaise répond avec *A Voz da Saudade*, les articles de la presse française se multiplient).

franciliens, espaces privilégiés de disputes idéologiques¹⁴, les Portugais se replient et limitent les contacts avec l'administration. En région parisienne, ces ressortissants sont très isolés dans ces baraquements communautaires, véritables micro-sociétés où l'on se regroupe par village ou région d'origine.

C'est dans ce contexte que le Ministère du Travail inaugure l'émission portugaise de l'O.R.T.F.¹⁵. Au long de ce quart de siècle, le service public français commence par cibler surtout les « immigrés » (1966-75), pour ensuite essayer de cultiver des « nostalgiques » (1976-82) et, finalement, des « citoyens » (1983-92). Entre-temps, l'instant d'une révolution, les auditeurs détournent l'émission (1974-75). Quant à l'animateur, il passa d'expert (1966-73), à modérateur engagé (1974-75), puis pédagogue (1976-1982) et informateur (1983-1992).

La délimitation d'un territoire (1966-1973)

« L'émission des travailleurs portugais », confiée à Jorge Reis¹⁶ le 15 septembre 1966, est diffusée à 6h40, sur le réseau B, peu avant l'ouverture de France-Culture. Ces dix minutes quotidiennes en langue d'origine, majoritairement affectées à des informations de caractère social, visent pour les autorités une meilleure résolution des problèmes rencontrés par les

¹⁴ « Notre grande inquiétude, c'est que dans la banlieue parisienne, notamment où ils sont très mal logés, les ouvriers portugais soient pris en main par le parti communiste. Les communistes sont les seuls à s'occuper d'eux, à faciliter leur embauchage et les formalités qu'implique leur séjour. Ils éditent des journaux en langue portugaise. Ainsi s'opère un redoutable noyautage », Roland FAURE, *Salazar parle, L'Aurore*, 9 octobre 1964, p. 11. Le ministre des Corporations, Gonçalves Proença, fit même une discrète tournée d'inspection des bidonvilles en juillet 1964, VOLOVITCH-TAVARES, 1995, p. 117.

¹⁵ La première émission en langue d'origine destinée à une population étrangère installée sur le territoire français est diffusée le 1^{er} octobre 1965 pour la diaspora italienne, à la suite de démarches amorcées par Rome, contrairement aux émissions espagnoles et portugaises (septembre 1966) qui sont une initiative exclusive du gouvernement français. Par ailleurs, massivement écoutées par des immigrés du bassin minier du Nord, des émissions polonaises étaient diffusées dès 1947 depuis Lille, mais elles étaient originellement destinées à la Pologne. D'autre part, le programme d'une heure en arabe, émis depuis le réseau D de Paris Inter (1958-1964), pour la communauté maghrébine fut supprimé deux ans après l'indépendance de l'Algérie.

¹⁶ Écrivain et antifasciste, Jorge Reis s'exile en France en 1949. Entré à la R.T.F. deux ans plus tard, il sera à la tête de l'émission de septembre 1966 à décembre 1982 (excepté quelques mois entre 1968-1970 et 1976-77). En 1963, la Société Portugaise des Ecrivains lui décerne le Prix Camilo Castelo Branco.

immigrés¹⁷. L'émission atteint une notoriété telle qu'un système de fiches est institué pour obtenir auprès des administrations compétentes l'information sollicitée par chaque auditeur ; les réponses étant communiquées par courrier ou à l'antenne¹⁸.

Au-delà d'un aperçu des rouages de la société dont ils ne maîtrisent pas encore la langue, le programme propose parfois des bulletins sur l'actualité française et portugaise, ainsi que la musique du pays, procurant à cette masse de travailleurs un espace médiatique spécifique. Dédicaces de chansons, messages ou réponses aux auditeurs sont autant de prétextes pour que des dizaines de noms soient prononcées au cours de chaque émission. Pour ces immigrés peu scolarisés, se trouvent réunis information, service et lien social communautaire. L'animateur devient à tour de rôle journaliste-expert, compagnon et confident: un *expert* qui informe de l'actualité et aide à résoudre les problèmes administratifs, un *compagnon* prêt à s'investir personnellement pour ses auditeurs, un *confident* qui écoute et parle à chacun, dispensant des conseils de toutes sortes et à qui l'on raconte les soucis de tous les jours, parfois les angoisses les plus profondes.

Conçu pour eux et par l'un des leurs, ce rendez-vous acquiert un statut particulier qu'aucun des journaux de langue portugaise n'avait jusqu'alors atteint¹⁹. L'animateur jouit assez vite d'une certaine autonomie dans la conduite de l'émission et de la reconnaissance de la part de ses compatriotes ; les lettres affluent par centaines chaque mois. À ce moment de l'histoire de l'immigration portugaise, "l'émission de Jorge Reis" – nom qui lui est donné par ses auditeurs – participe indéniablement à la formation d'un territoire spécifique, où s'entrecroisent à la fois des références au pays d'origine, à celui d'accueil et à une communauté en formation.

¹⁷ Quelques sujets abordés dès les premiers mois: l'enseignement du français pour les enfants d'immigrés (17 janvier 1967), les accidents de travail (26 janvier 1967), les allocations familiales (29 novembre 1967), les indemnités de "chômage-intempérie" (12 et 24 janvier 1968), les congés payés, les cartes de séjour et de travail.

¹⁸ L'administration fait parvenir des paquets d'imprimés à la section portugaise. Le phénomène prend une telle ampleur que Jorge Reis recrute des collaborateurs et consacre certains de ses dimanches à recevoir des compatriotes dans son bureau.

¹⁹ Plus d'une centaine de titres (majoritairement à caractère politique ou syndical) est publiée entre 1964 et 1974. À l'exception de quelques cas, comme *Presença Portuguesa* (1965-1996), propriété du diocèse de Paris, la plupart ont une existence éphémère, VOLOVITCH-TAVARES, 1994. Après 1974, cette presse politique est progressivement remplacée par des publications associatives et gratuites, CORDEIRO, 1996.

Du pays d'origine...

« Il serait donc normal que la catastrophe qui vient de s'abattre sur la région de Lisbonne [des inondations] ne soit qu'une parmi tant d'autres (terribles) de cette actualité. Eh bien non, car ce désastre nous touche de bien près. Sans exagération, il nous bat de plein fouet... Combien de vies brutalement détruites, combien de larmes, combien de douleur... Cette fois-ci, la catastrophe ne s'est pas produite ailleurs, dans un endroit inconnu. Elle s'est produite dans notre patrie, dans notre propre berceau. Les victimes sont la chair de notre chair... Ce sont des membres de nos familles, des amis, des collègues de travail, des connaissances. C'est un peu nous-mêmes (...) » (*émission du 29/11/67*).

... au pays d'accueil...

« Cher ami, pour avoir droit à l'assurance-maternité, il faut être immatriculé à la Sécurité Sociale dix mois avant la date prévue de l'accouchement, ainsi qu'avoir effectué au moins soixante heures de travail, pendant les trois mois qui précèdent le début de la grossesse de votre épouse. J'en profite pour vous rappeler, chers amis, l'importance de bien connaître le fonctionnement de la Sécurité Sociale, afin de savoir quels sont vos devoirs mais également vos droits » (*émission du 12/01/68*).

... une communauté en formation

« Les milliers de lettres que nous recevons depuis trois mois des quatre coins de la France et du Portugal font que cette émission (toute petite émission devrais-je dire) soit vraiment la vôtre. Depuis le premier jour, je vous ai dit qu'elle serait ce que l'on voudra qu'elle soit : vous, qui écoutez, nous, qui parlons. Entre nous, il ne doit pas y avoir de barrières, de contraintes. (...) Si quotidiennement je prononce ce mot merveilleux "amis", c'est parce que réellement je souhaite que vous m'acceptiez comme votre ami et je suis flatté que vous soyez vous aussi mes amis » (*émission du 05/01/67*).

Au début des années 1970, une partie de ce public, déjà familiarisé avec les mécanismes de l'administration française, se confronte à d'autres soucis. Une fraction du courrier reflète l'inquiétude de parents voyant leurs enfants grandir sans accès à des cours de langue portugaise. La lecture de ces missives à l'antenne, ne fait qu'amplifier cette prise de conscience. Jorge Reis multiplie les contacts avec le corps enseignant et, malgré les clivages politiques, rencontre le ministre de l'Éducation portugaise. Entre-temps, des négociations amorcées entre les gouvernements des deux pays aboutissent à la création d'une mission d'inspection générale pour le portugais en juin 1973. Bien que n'en étant pas la seule responsable, l'introduction du portugais dans le système éducatif hexagonal est due en partie à cette mobilisation collective que les concepteurs de l'émission n'avaient certainement pas envisagée. La communauté se découvre une capacité performative.

Lorsqu'en 1972 l'émission portugaise double son temps d'antenne hebdomadaire, cette conscience identitaire se renforce davantage par la lecture d'un courrier testimonial. Les missives regorgeant de souvenirs et d'aveux intimes jusqu'alors confiés aux seuls animateurs, comme un secret murmuré au creux de l'oreille, suggèrent à Jorge Reis l'idée d'inviter les auditeurs à partager des récits de vie à l'antenne. Chargées de "saudade", des centaines de lettres racontent les us et coutumes des villages, les traditions de Noël des régions d'origine et des colonies (« *J'ai beaucoup aimé les divers témoignages sur Noël, car je ne savais pas du tout comment on le vivait dans les autres régions. (...) Je vais donc vous raconter comment nous vivons Noël dans mon petit village de M..., à Viana do Castelo (...). Avec le temps, on perd ces bons souvenirs, surtout quand la vie est remplie d'épines, comme la mienne. Au fait, j'oubliais de préciser que s'il n'y a pas une odeur de pomme de pin grillée à la maison, ce n'est pas vraiment Noël* », *auditrice de Seine et Marne, 10/01/74*), mais aussi des histoires personnelles, des drames et des souvenirs du Portugal et de la famille. La communauté des auditeurs passe alors d'un statut de public-spectateur, plutôt passif et en attente de services, à celui de public-acteur qui prend la plume pour partager une expérience commune.

En quelques années, l'émission devient un espace communautaire majeur, convoité par diverses sensibilités politiques portugaises²⁰. Malgré l'engagement antifasciste de l'animateur, les allusions à celles-ci sont le plus souvent circonspectes, de manière à éviter des remous diplomatiques. Le public portugais, quant à lui, préfère rester à l'écart des polémiques, une posture que les événements des mois suivants ne tarderont pas à brouiller.

Le détournement communautaire (1974-1975)

Muselée par un demi-siècle de dictature, l'émigration portugaise s'est bâtie sur un double projet : l'envoi de devises à la famille et le refus de la guerre coloniale. Dans les deux cas, renoncer à l'engagement politique est souvent considéré comme l'attitude la plus prudente et, à l'exception de quelques militants, les émigrés lusitaniens esquivent le débat idéologique. D'un côté, le dispositif informatif portugais, érigé sur la censure et la propagande, asphyxie toute discussion, et de l'autre, les médias français ne s'intéressent guère à l'actualité d'une petite nation ayant le dos tourné au Vieux Continent²¹.

Avisés de l'instabilité au pays, les auditeurs essaient, dès les premiers mois de 1974, de polariser l'émission de l'O.R.T.F. autour d'un débat politique que seule la Révolution des Œillets permettra d'amorcer, sans crainte de représailles. L'instant d'une révolution, elle s'écarte de sa mission initiale, se métamorphosant en lieu privilégié de catharsis collective d'une minorité que les grands médias français continuent à négliger²².

²⁰ Le Portugal essaie d'influencer la ligne éditoriale du programme proposant des émissions clef en main. Les socialistes et communistes en exil y voient également un moyen privilégié de s'adresser à leurs compatriotes, dont une partie sont des déserteurs et des réfractaires ayant fui la guerre coloniale.

²¹ Le Portugal est le seul pays qui s'obstine à conserver ses colonies africaines, s'isolant de plus en plus : «Lorsque, dans la matinée du 25 avril 1974, les radios européennes annoncent le coup d'Etat militaire qui vient d'avoir lieu au Portugal, aucun des grands médias francophones ne dispose de correspondant permanent à Lisbonne », NOBRE CORREIA, in MESQUITA, 1994, p. 151.

²² Selon une étude sur la couverture de la Révolution par cinq journaux francophones (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Le Soir*, *La Libre Belgique* et le *Journal de Genève*), «le Monde fut le seul des cinq quotidiens à percevoir la Révolution portugaise comme un événement qui concernait directement son pays et ses lecteurs, en raison de la présence d'exilés politiques et d'immigrés portugais en France», MESQUITA, 1994, p. 67.

La correspondance des mois qui suivent traduit l'état d'esprit d'un public troublé. Alors que la France est plutôt concentrée sur l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, Jorge Reis continue à mener le programme à son gré, ciblant à présent l'actualité portugaise. Outre son caractère éminemment pratique, l'émission élargit son champ, jouant un rôle non négligeable dans l'exorcisation du passé, le débat politique, le questionnement identitaire et la mobilisation collective. Elle devient, à tour de rôle, exutoire, agora, source d'introspection et étendard.

Après la chute du régime portugais, les immigrés voient renforcé leur sentiment d'appartenance à une génération particulière qui, à sa façon, a combattu l'ordre établi. Un travail de reconstruction de la mémoire est engagé. Nonobstant des difficultés d'expression écrite bien tangibles, un besoin impératif d'exorciser un passé douloureux conduit des centaines d'auditeurs à mettre sur papier des souvenirs refoulés par des années de mutisme : la saga de l'exode massif et clandestin à travers les Pyrénées, les blessures des persécutions politiques et les pénibles conditions de vie en France. Mémoires, mais aussi règlements de comptes, sont les grands axes de ces missives cathartiques, véritables décharges émotionnelles.

Ce mouvement s'accompagne d'un apprentissage de la démocratie, marqué par les excès des néophytes. L'analyse plus engagée de Jorge Reis heurte aussi bien les nostalgiques de la dictature, les socialistes, les communistes que les catholiques. Le combat politique livré au sein de la gauche portugaise se reproduit dans le corpus épistolaire. Centre de la discussion idéologique de la diaspora lusitanienne, l'émission est une agora qui parfois se transforme en tribunal, mettant en cause l'animateur lui-même. Cités à l'antenne, les lettres anonymes d'une particulière virulence, ainsi que les témoignages de solidarité animent le débat.

Ces controverses conduisent inéluctablement à une introspection individuelle et collective sur la relation symbolique entretenue avec la nation portugaise. La question du service militaire et le statut des réfractaires et déserteurs est, à cet égard, tout à fait représentative. Pour des milliers de jeunes, bien plus que le problème de la régularisation administrative, c'est la justification d'un acte qui en cause : celui d'un patriote absent du pays à l'heure de la libération. La communauté légitime

alors son identité en valorisant l'envoi massif de devises au pays, argument d'ailleurs repris par les divers partis politiques en lutte pour le pouvoir²³.

De cette prise de conscience, accompagnée d'un sentiment d'éloignement, jaillit le désir de participer à la construction d'un Portugal nouveau. L'émission devient ainsi l'un des étendards autour duquel ces Portugais débattent de la démocratie. Galvanisés par la lecture du courrier, ils participent à des campagnes comme "Une journée de salaire pour la Nation" et préparent un grand rassemblement à Lisbonne où publiquement les émigrés s'identifient en tant que groupe spécifique auprès de leurs compatriotes²⁴. C'est là un moment-clé de la constitution du public émigré portugais. Comme le souligne fort bien Daniel Dayan, « la notion de Public consiste non seulement à voir, mais à être vu. Tout public renvoie alors à un autre public qui le regarde. (...) En d'autres termes, être un public, c'est se livrer à une performance. Cette performance peut être consensuelle ou polémique, mais elle ne peut être invisible »²⁵.

En septembre 1975, la diplomatie portugaise se plaint de l'orientation politique de l'émission auprès du Quai d'Orsay. Le contenu est recentré sur l'actualité française.

LE 25 AVRIL DE L'EMIGRATION

Exorciser le passé...

« Je vous écoute tous les jours depuis le 25 avril, jour qui restera inscrit dans la mémoire de tous les Portugais, qui en avaient assez de ce cauchemar. Moi aussi je suis une de ces victimes, une parmi des milliers de l'Ancien Régime (...). Combien, comme moi, ont fui son joug, les menaces constantes et la prison à tout bout de champ (...). Je me souviens d'un capitaine (...). C'est l'un des plus grands traîtres ! Il a expulsé beaucoup d'hommes. Je me souviens

²³ Les adversaires du Premier-Ministre Vasco Gonçalves incitent les immigrés à suspendre le transfert de devises, brandissant l'imminence d'une dévaluation monétaire. Jorge Reis essaie de rassurer ses auditeurs, mais les rumeurs persistent.

²⁴ Le 11 août 1974, des milliers d'émigrés remplissent le Stade du 1^{er} Mai et ses abords à Lisbonne, pour une fête populaire présidée par le Premier-Ministre, en présence de Jorge Reis.

²⁵ DAYAN, 2000, p. 430-431.

également d'un certain F..., de Paredes de Coura, qui avait huit enfants. Aujourd'hui, il est peut-être décédé. Un jour, je l'ai rencontré. Il pleurait. Il n'avait pas d'argent pour acheter du pain pour ses enfants (...) » (*auditeur du Val-de-Marne, 20/05/74*).

Débattre la démocratie...

« Auparavant, j'avais une totale confiance en vous, mais plus aujourd'hui. Je vois que vous n'avez ni caractère ni patriotisme. Je ne veux offenser personne, mais les vérités doivent être dites. D'autre part, maintenant on peut parler (...). Avant le Portugal était un jardin, aujourd'hui vous parlez du passé comme s'il n'y avait eu que des orties (...). Je ne suis pas contre les communistes, mais contre les erreurs qu'ils diffusent partout dans le monde. Et le monde se laisse aller dans l'illusion. (...). Pourquoi parlez-vous de la sorte ? Pour tromper le peuple? (...) Le Portugal n'est plus ce qu'il était, il court vers l'athéisme dans l'atmosphère des erreurs communistes (...) » (*auditeur du Val d'Oise, 21/05/74*).

Servir la Patrie...

« L'heure de la liberté a sonné. Il est temps de servir l'Etat portugais avec honneur et plaisir, comme il se doit. Mes chers amis portugais, faisons une surprise à notre Général, au mois d'août, en lui montrant que nous sommes prêts à défendre notre pays (...). Montrons-lui que nous n'avons pas abandonné le Portugal par peur de l'uniforme, mais à cause de la terreur que subissaient nos frères en Outre-Mer. Nous sommes prêts à faire notre service militaire, six mois ou un an je crois. Les jeunes portugais qui se retrouvaient tous les dimanches sur le marché de Villiers-sur-Marne, le marché des Portugais, ne disaient qu'une chose : nous voulons pouvoir retourner chez nous tranquillement et en finir avec l'exil » (*auditeur du Val-de-Marne, 03/05/74*).

Envoyer des devises...

« Votre devise est de travailler pour nous donner les meilleures informations, aussi bien sur ce qui se passe au Portugal que sur nos droits en tant que travailleurs en France, et tranquilliser

nos cœurs en constant sursaut à cause des rumeurs. Et ce sont ces dites rumeurs qui m'amènent à vous écrire, pour que vous puissiez contredire un mensonge qui sévit à Strasbourg. La semaine dernière, une femme est arrivée à l'usine, en racontant à mon épouse et aux autres que les banques portugaises étaient quasiment au bord de la faillite. Une banque avait déjà fait faillite et les personnes avaient perdu leur argent. Ma femme lui a répondu : "Alors, je n'enverrai plus jamais d'argent là-bas". Voyez donc M. Jorge Reis ! Comme cela est impossible, je vous serais reconnaissant si, un de ces jours, vous pouviez couper court à cette rumeur » (*auditeur du Bas-Rhin, 18/02/75*).

Participer à la libération...

« J'ai eu une idée, pour que nos héroïques soldats sachent que, nous les émigrés, nous sommes éloignés de notre cher Portugal, mais nous l'avons toujours près du cœur. J'ai eu l'idée de contacter nos frontières portugaises, avec l'aide de l'ami Jorge Reis, pour y prévoir un emplacement (aussi bien pour ceux qui se rendent au Portugal en voiture ou en train), de manière à ce que nous puissions y laisser un souvenir pour nos soldats héroïques. Ce souvenir, déposé à l'entrée de la frontière à partir du 1er juillet, devrait être, si tous les émigrés sont d'accord, cinq paquets de cigarettes de n'importe quelle marque, chacun de ces paquets ayant inscrit le nom de la personne qui l'offre, ainsi que son adresse en France. Que ce soit un petit souvenir du 25 avril ! J'aimerais que d'autres émigrés écrivent à votre et notre émission pour donner leur opinion (...)» (*auditeur de Seine-et-Marne, 14/05/74*).

Incitation au retour *versus* affirmation identitaire (1976-1982)

Frappée par la hausse du pétrole et du chômage, la France ferme officiellement les frontières à l'immigration, le 5 juillet 1974. Les regroupements familiaux confirment la permanence d'une migration que l'on persiste à croire temporaire. La promotion de la « culture immigrée »²⁶

²⁶ « Il ne faut voir aucune contradiction en cela: enfermer les immigrés dans leur différence, réactiver leur "conscience" de leur culture d'origine participe aussi de l'incitation au retour,

s'inscrit alors dans une politique d'incitation au retour, dont le « million Stoléru » est la face la plus manifeste²⁷.

L'ensemble des émissions subit un recadrage éditorial façonné par les premières grilles hebdomadaires : flash d'information sur l'actualité française, internationale et du pays d'origine, chronique sociale sur la législation, offres d'emploi, reportages et résultats sportifs, rubriques pour enfants, chroniques culturelles et, parfois, feuilletons. Le Secrétariat d'Etat exerce plus que jamais son droit de regard, incitant R.F.I. à multiplier les reportages sur l'aide au retour²⁸. Les journalistes ne règnent plus en maîtres et seigneurs de leur domaine²⁹.

Pour sa part, Jorge Reis voit plutôt ce recentrage comme une opportunité d'instruire ses compatriotes et s'investit dans un rôle de pédagogue au travers de thèmes à caractère historique, littéraire et culturel (« *Mais écoutons donc un extrait d'Aquilino Ribeiro, avec l'espoir que nos amis aient envie de mieux le connaître et d'acheter ses livres lors des prochaines vacances au Portugal* » : émission du 02/05/81). Compulsant les moments-clés de l'histoire du Portugal et des passages de romans, l'animateur continue cependant de solliciter la participation des auditeurs, au travers de témoignages sur l'investissement de leur épargne par exemple ou, dans un tout autre registre, sur les prières et les superstitions transmises par leurs aïeux. Le public portugais, désormais conscient de sa singularité investit collectivement cet espace, re-conceptualisé par les institutions françaises et modelé par l'animateur, en tant que lieu de re-construction de la mémoire et

dont on espère encore contre les évidences, qu'il se réalisera tôt ou tard», CUCHE, 1996, p. 108-109. L'émission *Mosaïque*, diffusée entre décembre 1976 et octobre 1987 sur FR3, participa à ce projet. Le rapport Gaspard accusera le gouvernement d'avoir essayé «d'entretenir ou réveiller la nostalgie du pays, en présentant une image attrayante, soigneusement contrôlée par le gouvernement du pays d'origine», GASPARD, 1982, p. 19.

²⁷ Institué le 30 mai 1977, le «million Stoléru» consiste en une aide de dix mille francs versée aux étrangers chômeurs, puis étendue à tous les immigrés, acceptant de quitter la France avec leur famille dans les deux mois.

²⁸ Le secrétaire d'Etat, Lionel Stoléru, participe même à l'émission du 13 octobre 1980.

²⁹ Pour des raisons de santé, Jorge Reis s'absente de l'antenne de juillet 1976 à janvier 1977. Entre-temps, le Secrétariat d'Etat reçoit des plaintes émanant d'un collaborateur de la rédaction portugaise dénonçant une orientation pro-communiste. À son retour, il est prié d'établir des contacts plus fréquents avec l'ambassade du Portugal. Déjà en 1968, suite à sa participation à la grève générale, l'animateur avait été mis quelque mois à l'écart pour avoir «trop personnalisé l'émission».

du sens, de débat à la fois consensuel et polémique³⁰ (*« D'autre part – je le dis seulement parce que nous sommes entre Portugais et que personne ne nous écoute – certaines lettres soulèvent des problèmes que moi-même, en tant que travailleur et Portugais, je serais incapable de présenter à un ministre français. Par une question de pudeur et de fierté. (...) À ces compatriotes nous disons : chers amis, non et non. Ces lettres restent entre nous, en famille »*, émission du 29/09/80).

L'arrivée de François Mitterrand au pouvoir en 1981 marque un tournant dans la politique d'immigration, entre autres, par la libéralisation totale du droit d'association des étrangers, la campagne de régularisation et la légalisation des radios locales³¹. Dans ce contexte de réflexion, le rapport Gaspard va jusqu'à recommander la suppression des émissions pour les immigrés, puis la répartition de leurs objectifs sur l'ensemble du service public. Assez contesté, ce projet débouche néanmoins sur un nouveau remaniement des émissions de R.F.I. À ce moment, Jorge Reis décide de mettre un terme à sa carrière, ce qui facilite l'agencement de la nouvelle politique informative.

L'insertion à l'épreuve de la réception (1983-1992)

La rédaction portugaise s'empresse de rénover la programmation : liaison téléphonique quasi-quotidienne avec le Portugal, nouvelles rubriques (...), entretiens et reportages plus nombreux. L'information prend définitivement le pas sur l'animateur engagé au centre du système médiatique³² que les bilans d'activité définissent désormais selon quatre axes principaux : information, insertion des immigrés dans la société française, lien culturel avec le pays d'origine et soutien à la vie associative.

³⁰ L'une des controverses les plus virulentes eut lieu en juillet 1981, lorsque Jorge Reis lut un article d'un quotidien portugais, rapportant l'histoire d'une militante communiste qui se voit refuser la communion sur son lit de mort. Catholiques, communistes, socialistes réglent leur compte par courrier interposé.

³¹ En 1984, une soixantaine d'émissions portugaises est répertoriée dans les radios locales.

³² *« Nous limitons notre demande [de rediffuser des extraits de l'émission] au commentaire de la situation politique et sociale française fait par Jorge Reis et qui a généralement lieu en début d'émission. (...) parce que localement celui qui se permettrait un tel commentaire serait immédiatement taxé de "faire de la politique". Le commentaire de Jorge Reis fait autorité parmi les Portugais »*, écrit un responsable français d'une émission de radio portugaise en Gironde, en décembre 1982.

Le concept de communauté portugaise, en tant que repère symbolique originel, commence alors à se diluer au détriment d'une représentation dans laquelle l'espace public hexagonal est désigné comme sphère privilégiée d'appartenance. Ce changement radical est censé guider le public sur le chemin de l'intégration, tout en séduisant la « deuxième génération ». Au regard de l'afflux du courrier, les auditeurs semblent adhérer à la nouvelle formule, mais les chiffres sont souvent dopés par des jeux-concours.

Cependant, attirer les plus jeunes avec l'« émission pour les travailleurs portugais », diffusée entre 5h35 et 6h00, relève de l'utopie. C'est pourquoi une dernière restructuration est opérée le 1^{er} janvier 1986, à l'occasion de l'entrée du Portugal dans la C.E.E. Après 20 ans de rendez-vous matinal, la section portugaise obtient une demi-heure sur la tranche horaire du soir, entre 22h00 et 22h30, baptisée « Descoberta ». Le programme ouvre définitivement ses portes aux enfants d'un auditoire depuis longtemps fidélisé, grâce à un style encore plus rythmé et musical. L'abandon de l'ancienne appellation signe un virage éditorial définitif. Alors que diverses voix s'élèvent contre l'existence même de l'émission, c'est l'ultime tentative pour la maintenir en vie.

Le Fonds d'Action Sociale commence par imposer l'utilisation exclusive de la langue française, mais l'expérience se révèle être un échec, si bien qu'une formule bilingue est rapidement adoptée. En termes de contenu, l'information sociale se cantonne essentiellement à l'analyse de la politique d'immigration et à la tribune des auditeurs. Quant aux rubriques habituelles, elles se maintiennent, privilégiant toutefois l'insertion, la jeunesse et la culture.

L'auditoire est perturbé par ces variations ; le courrier chute de moitié, passant de 9.483 à 4.688 lettres annuelles (voir tableau). Accoutumée à une émission matinale de langue portugaise et à des thèmes plus traditionnels, la première génération perd ses repères, alors que la deuxième n'adhère pas à la formule. Il faudra attendre 1990 pour que les statistiques reviennent aux valeurs précédentes. Cependant, une analyse plus fine révèle qu'environ 40 % de la correspondance arrive dorénavant du Portugal. La comparaison de trois années à taux de courrier similaire (1982, 1985 et 1991) illustre ce changement de la composition du public. Alors que dans les deux premières années, près de 96 % des lettres proviennent de France, elles ne sont plus que 56,8 % au début de la décennie suivante. Les nouveaux correspondants

sont pour la plupart d'anciens émigrés retournés au pays qui ressentent le besoin de maintenir un lien avec la communauté dont ils ont fait partie pendant des années. L'émission devient davantage un média pour la lusophonie, qu'à proprement parler un vecteur d'intégration et de mobilisation de la jeunesse d'origine étrangère, ce qui était l'objectif assigné initialement. Ce décalage est d'ailleurs bien perceptible dans le contenu des missives des auditeurs « français » qui sollicitent plus de renseignements administratifs.

Tableau statistiques (courrier des émissions de RFI...) voir annexe

Depuis juin 1989, le F.A.S. avait cessé de financer le programme, sous prétexte que les Portugais étaient suffisamment bien intégrés. R.F.I. assura sa continuité jusqu'au 31 décembre 1992, date à laquelle *Descoberta* disparaît faute de financements. L'arrêt de l'émission correspond ainsi à l'aboutissement d'un processus de confrontation de différentes conceptions du phénomène migratoire, du rôle des médias et du service public. Un quart de siècle après sa création, cet espace communautaire est supprimé.

Le tableau, inévitablement réducteur, que nous venons de brosser dresse différentes constructions du système radiophonique. Mais qu'en est-il du processus de réception et de constitution du public ? Au cours de ces années, celui-ci a appris à composer avec diverses conceptions, adhérant et évitant, brassant et re-crédant les usages proposés. Mais, lorsque l'émission touche à sa fin, les auditeurs ont-ils oublié leurs expériences consécutives ? Ou se sont-elles perpétuées ? D'ailleurs est-ce que ce sont les mêmes auditeurs ? La réception a-t-elle évolué par phases, chacune effaçant la précédente, ou se constitue-t-elle sur la base d'une sédimentation des usages d'un public, simultanément ancré dans une histoire et en perpétuelle reconstruction ? D'autres usages insoupçonnés se sont-ils manifestés ? Finalement, qui est ce public de 1992 ? C'est à lui de nous le dire...

À L'ÉCOUTE DU PUBLIC

« Étudier la réception, c'est entrer dans l'intimité de ces autres et envisager que les univers de signification qui y sont élaborés puissent être caractérisés autrement qu'en termes d'aliénation ou de déficit. La culture des critiques et

des chercheurs est invitée à dépasser son texto-centrisme, sa propension didactique»³³. Elle n'est certes pas la panacée de la recherche en réception, sorte de sésame permettant de décrypter les expériences de pensée ou les sentiments les plus profonds, mais l'analyse du courrier nous permet d'approcher l'univers intérieur d'un public qui puise dans l'émission des ressources pour repenser à lui-même et le monde qui l'entoure³⁴.

Pour les auditeurs, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de ressortissants portugais, écrire une lettre est loin d'être un acte routinier. Entrouvrir les portes de son territoire personnel, réveiller des récits de vie, décrire des usages, se dévoiler, sont des moments d'émotion intense. Courte et sans fioritures, parsemée de fautes d'orthographe et de syntaxe, animée par l'incertitude du trait calligraphique, cette correspondance laisse entrevoir la face cachée d'un public, et ceci malgré le décalage entre le vécu, le dit et le non-dit. Elle présente donc la grammaire des expériences d'un public à la première personne.

Comme Dominique Cardon, nous nous sommes aperçu que, « dans leurs comptes-rendus de la réception de l'émission, les auditeurs empruntent des trajets semblables, font tenir d'une même manière les différents actants du système de places et construisent des univers d'expérience relativement homogènes »³⁵. Notre analyse des 80 lettres retrouvées pour cette période a décelé six catégories cardinales : les « solitaires » (8 lettres), les « nostalgiques » (7), les « immigrés » (22), les « citoyens » (14), les « médiateurs » (16) et les « autodidactes » (13). Elle n'a pas la prétention de dessiner un parfait portrait-robot, mais propose plutôt un schéma des discours, des expériences et des usages de l'émission.

Un lénitif à la solitude

³³ DAYAN, 2000, p. 435.

³⁴ Dans notre cas, un public immigré, l'analyse se heurte aux difficultés d'expression écrite de celui-ci (quel que soit l'idiome d'ailleurs), au contexte de production du corpus épistolaire (annonce de la suppression de l'émission) et à la modestie de l'échantillon (80 lettres, relatives à décembre 1992). Ce courrier du dernier mois d'émission correspond à près de 10 % des 1.037 lettres alors recensées par le Service de l'Auditoire et de la Prospective de R.F.I. (sachant que 33 % du courrier annuel provenait du Portugal et d'autres pays européens).

³⁵ CARDON, 1995, p. 48.

Scandées par des témoignages et des récits de vie souvent poignants, ces pages chargées de sentiments sont rédigées en portugais à la rédaction. Elles proviennent pour la plupart d'immigrés de province, parfois d'autres pays, ou bien de quelques résidents en foyer. Fédérés par la solitude et le déracinement linguistico-culturel, ces auditeurs éprouvent une carence que l'écoute quotidienne de l'émission permet de pallier, sinon d'atténuer. La réception fait ici office de soupape émotionnelle. Solipsistes, ces missives nous transportent dans un univers marqué par une souffrance que de longues années de vie en France n'ont pas suffi à apaiser. Certains sociologues les étiquetteraient volontiers comme inassimilables.

De cette correspondance émergent des histoires émouvantes, comme celle de cet auditeur que la maladie retient loin des siens. «*Pendant toutes ces années et jusqu'aujourd'hui tout ne fut pas rose dans ce pays. Seuls ceux qui passent par de telles situations savent ce que cela veut dire (...). Contrairement à ce que je m'attendais, je vis encore en France à cause d'une maladie, alors que j'ai ma femme et mes enfants au Portugal (...), j'attends la fin des traitements* ». Tout y est, le nom des médicaments, le prix et le dosage, les problèmes avec l'employeur et la médecine du travail, une demande de renseignement sur les allocations familiales, la narration de l'arrivée en France... Pêle-mêle, c'est presque une vie condensée en une page et demie, une vie de travail, de solitude malgré la compagnie des camarades de foyer. Une vie pour laquelle l'émission a toutefois été un baume.

De cette relation épistolaire se dégage un besoin évident d'expression et d'écoute. «*Ecrire c'est déjà dire : je suis là où les choses ne se passent pas*»³⁶. C'est essayer de briser l'isolement géographique et social. Les récits de vie, rongés par le souci du détail, les références familiales et les remerciements réitérés, en témoignent. «*Excusez-moi pour la mauvaise rédaction de la lettre, mais je vais vous expliquer pourquoi je n'écris pas correctement. Je suis originaire d'un petit village (...)* ». De l'histoire du père disparu en France dans les années 20 jusqu'à celle de ses quatre enfants, dont deux ont fait la guerre coloniale en Angola («*mais aujourd'hui tous ont une bonne situation, à Lisbonne*»), en passant par la fuite du Portugal suite à des démêlés avec la justice, une autre biographie prend forme.

³⁶ PASQUIER, 1999, p. 30.

La solitude. Ce sentiment revient sans cesse au fil des pages sous forme de plainte ou se laisse lire entre les lignes, en prenant plusieurs visages. Faute de structures ou d'un réseau adéquat, cette mère de famille du Bas-Rhin se sent exclue, elle aussi, impuissante face à quatre enfants à qui elle n'a pas su ou pu transmettre sa langue maternelle : *«Combien de larmes avons-nous déjà versé dans ce pays étranger ? (...) Si ce n'était pas les informations que vous nous donnez sur le pays que nous avons laissé derrière nous, il y a longtemps que nous serions isolés ».*

L'écoute du texte radiophonique ravive les liens avec un pays et une communauté, permettant à ces auditeurs de se ressourcer partiellement et d'y puiser un sentiment de bien-être. Chargé d'émotivité, le processus de réception confère une importance toute particulière aux journalistes, élevés au statut de confidents. Personnelle et affective, la relation que ces auditeurs entretiennent avec eux est presque physique. Les voix qui jour après jour apportent la compagnie sont comme un lénitif en fin de journée, nous raconte cet auditeur du Pas-de-Calais : *«Je voudrais vous remercier pour ces trente minutes que l'on passe ensemble chaque soir (...). Vos voix... sont le souvenir des nuits de solitude, au cours desquelles vous écouter lire les informations dans notre langue me faisait oublier les problèmes de tous les jours ».*

Au lendemain de l'arrêt de l'émission, cette auditrice prend conscience de la place que tenait celle-ci dans son quotidien : *«Ce fut une nuit très triste, comme quand une personne attend quelqu'un et que ce quelqu'un n'arrive pas. Alors la personne désespère ».* À l'instar des soirées d'hiver que l'on passe autour d'un feu, en se racontant les dernières nouvelles et les vieilles histoires et fredonnant les chansons traditionnelles, cette demi-heure de complicité est vécue comme un rendez-vous en famille où l'on se complaît, *« vos voix, vos voix qui amicalement entraînent chez nous ».*

Au contenu est attribuée une dimension davantage affective et de lien social. Après plus de vingt-ans de vie en France, ces auditeurs se sentent encore éloignés de l'espace public hexagonal : *« Je vis seule. Cela me permettait d'avoir des informations sur le logement, l'emploi, de tout, du Portugal, des accidents des Portugais sur les routes des vacances, de tout, et sur des choses importantes d'ici de France »*, affirme cette Portugaise de la Vienne mécontente de la *« fermeture de la radio portugaise ».*

“Aimer”, “adorer”, “être choqué” ou “mécontent”, “témoigner”, “sentir”, “pleurer”, “souhaiter”, “regretter”, “remercier” et “s’excuser”, autant de verbes qui se répètent *ad libitum* au fil des lignes, traduisant une relation presque passionnelle à l’émission. La grammaire des “solitaires” regorge également de substantifs dévoilant les contours d’une expérience éminemment sentimentale. La “joie”, le “bonheur”, la “peine”, “l’aide”, la “lutte”, la “solidarité”, “l’écroulement”, le “témoignage”, la “solitude”, les “souvenirs” et les “difficultés” caractérisent cet univers intime. *Descoberta*, antidote aux « *difficultés de tous les jours* », permet de tisser un lien symbolique avec la communauté immigrée, le pays d’origine, mais également celui d’accueil. La solitude devient ainsi moins pesante...

Des réminiscences nostalgiques

Provenant d’Ile-de-France et de Province, rédigé en langue française ou portugaise, selon qu’il s’adresse à la direction de R.F.I. ou à la rédaction, le courrier des « nostalgiques » nous maintient dans le règne de l’affectif. Son symbolisme mélancolique et son vocabulaire sébastianiste³⁷ évoquent cependant le Portugal des temps passés. Les « nostalgiques », plus à l’aise dans l’écriture que les « solitaires », reprennent le mythe du migrant dans la lignée des grands navigateurs et hommes de culture lusitaniens. De cet amarrage aux pages les plus glorieuses de l’Histoire découle une interprétation quasi épique de la langue et de la culture portugaise, un retour constant aux mythes fondateurs, à l’imaginaire et à la *saudade*³⁸.

«Faisant partie du peuple d'Europe, mais aussi du peuple de Camões, Vasco de Gama, Magalhães (plus connu sous le nom de Magellan en France), Fernando Pessoa, Vieira da Silva et tant d'autres plus ou moins connus, qui ont fait l'histoire de l'Europe et parfois du Monde. Fils de ce peuple que d'aucuns veulent discret, soumis et fatalisé, je voudrais faire part de l'indignation qui hante quelques uns d'entre nous depuis près d'une semaine... », écrit cet auditeur du Pas-de-Calais. L’émission est perçue

³⁷ Croyance messianique au retour du roi portugais Sébastien, disparu au Maroc lors de la bataille d’Alcácer-Quibir (1578). Mythe du sauveur, à la fois populaire et littéraire, le sébastianisme a profondément marqué l’inconscient et l’imaginaire politique portugais jusqu’à nos jours, LEONARD, 1998, p. 12.

³⁸ « *Vraisemblablement, notre destin d’errance a donné à cette nostalgie, à cet écartèlement douloureux de nous-mêmes, tout son poids de tristesse et d’amertume, et au souvenir de la maison abandonnée, ce goût de miel et de larmes que le mot saudade évoque pour nous tous Portugais* », LOURENÇO, 1997, p. 12.

comme une concession justifiée par un passé glorieux dont le public de *Descoberta* est le légataire direct. « *Ces petites minutes qui flottent dans notre âme* », « *ces rayons de soleil qui entrent tendrement dans nos foyers* » projettent ces auditeurs dans une histoire multiséculaire, dont on est fier de faire partie.

De ce discours, parfois très identitaire, parfois plus universaliste, émane une conception particulière du phénomène migratoire. Les aléas de la vie en France ne sont que très rarement évoqués, au profit de références constantes à une destinée perpétuée par « *la belle langue portugaise que nos aïeux nous ont léguée* ». Eduardo Lourenço, essayiste de l'âme portugaise, définit ainsi les soubassements de ce rêve messianique : « dans les relations avec eux-mêmes, les Portugais incarnent un comportement qui paraît n'avoir d'analogie qu'avec le *peuple juif*. Tout se passe comme si le Portugal était pour les Portugais ce que Jérusalem est pour le peuple juif. Avec une différence : le Portugal n'attend plus son Messie, le Messie c'est son propre *passé*, transformé en la plus consistante et obsédante référence de son présent et pouvant le remplacer dans les moments de plus grande hésitation sur soi ou constituant même l'horizon mythique de son avenir »³⁹.

La transmission de ce patrimoine à la deuxième génération est un impératif communautaire que cette auditrice de région parisienne, titulaire d'un diplôme de Médecine, synthétise parfaitement : « *J'ai été élevée dans le rêve et l'amour d'un pays, une terre comme nous disons, magnifique, généreuse, gorgée de soleil. Cette contrée est le Portugal et rien que d'entendre sa langue, tout chante dans notre tête. J'ai hérité, par la même occasion (et cela, indépendamment du fait que je sois née et ais grandi en France) de l'enclin à la tristesse, à la nostalgie, à l'exacerbation des sentiments. Tout cela était ravivé à chacune des émissions en langue portugaise* ».

Dans ce contexte de réception, les journalistes, rarement mentionnés, et les auditeurs, peu enclins aux récits de vie, s'effacent au profit de la communauté. La grammaire des « nostalgiques » privilégie la première personne du pluriel et les verbes chargés de symbolisme, comme « souffrir », « lutter », « vivre », « survivre », « aimer », « continuer » et « hériter ». Le vocabulaire de l'appartenance paraît directement sorti d'une brochure d'agence de voyage vantant les mérites d'une île lointaine. Le « bonheur » et le « rêve » sont les sentiments sans cesse repris par des auditeurs dont la

³⁹ LOURENÇO, 1990, 10.

réception renvoie à une météorologie expérientielle qui alterne entre la “pluie”, “l’air”, “le soleil”, “la terre”, “la culture”, le “peuple”, “l’hospitalité” et le “monde”. Ce voyage intérieur entrepris au cours des émissions provoque souvent le mal du pays, la “tristesse”, la “saudade”, la “nostalgie”, au travers du “fado”, de la “patrie”, de la “langue”, de la “communauté”, de l’“âme”, du “souvenir”, des “racines” et du “cœur”.

Le contenu est davantage évoqué comme déclencheur d’émotions collectives, de signes de reconnaissance et d’un rite d’appartenance. Autour de *Descoberta*, une communauté, qui d’imaginée devient réelle, célèbre son existence et sa « profonde légitimité émotionnelle »⁴⁰. La langue, l’histoire, la culture et le courrier cautionnent le statut *a priori* fictif d’un public qui ainsi se dote d’existence effective *a posteriori*.

L’agencement de ce public, « nous sommes des millions de Portugais, éparpillés dans le monde entier, à écouter cette émission de R.F.I. , destinée à l’immense communauté portugaise », se fait par rapport à l’exclusion d’autres publics sans les dévaloriser, alors que les « solitaires » laissent transparaître une certaine acrimonie. Malgré la crise que constitue l’arrêt de l’émission, la correspondance des « nostalgiques » dénote une volonté de dialogue « d’un peuple qui a su aider votre belle Patrie, que nous aimons aussi, à surmonter la pente très difficile de l’après-guerre, un peuple qui ne veut que le dialogue (...). Donnez-nous l’espoir de la continuité de notre Culture, de notre langue, de nos racines aussi riches que les vôtres et aussi multiséculaires ! ».

Un droit de la minorité

Rédigées le plus souvent en portugais par des auditeurs de tout le territoire, ces lettres expriment tantôt la révolte contre la direction de R.F.I., tantôt la solidarité auprès de la rédaction. De telles attitudes, omniprésentes dans l’ensemble du corpus analysé, modèlent, dans ce cas précis, le cœur même d’un discours selon lequel les immigrés vivent au gré des humeurs de la société d’accueil. “Immigrés”, et non plus “Portugais” ou “Portugais de France”, est l’étiquette que se donnent ces auditeurs. Loin d’être anodine, cette identification trahit un sentiment d’appartenance à une catégorie socioculturelle plus ou moins dévalorisée par l’ensemble de la société. «La

⁴⁰ ANDERSON, cité par DAYAN, 2000, p. 158.

seule désignation et classification des individus en “immigrés”, “étrangers” ou “drogués” peut susciter par elle-même des réactions négatives à l’égard des groupes extérieurs. (...) La catégorie devient essence. Dès lors, tout individu devient le seul produit de cette essence, il se définit exclusivement comme l’épiphénomène de sa catégorie d’appartenance »⁴¹. Être immigré c’est aussi souffrir fraternellement.

L’espace animé par la rédaction portugaise de R.F.I. est considéré comme un fief que tout immigré se doit de défendre face à la menace externe. « *C’est la seule radio portugaise écoutée dans toute la France. À peine 30 minutes. Je sais que vous [la rédaction] traversez un mauvais moment, parce que vous voulez continuer à servir le peuple portugais comme vous l’avez toujours fait. À travers ces émissions, vous nous aidez et nous dites la vérité, ce qui est normal, mais cette vérité ne plaît pas à tout le monde, surtout aux Français. Bien des étrangers qui ont travaillé dans ce pays ont reçu comme unique récompense "quatre planches", un cercueil en fin de vie. Mais, on sait très bien qu’ils nous veulent ici que pour travailler et pour rien d’autre* », clame cet auditeur parisien. Scellées d’une émotivité à fleur de peau, parfois virulente, les missives stigmatisent les autorités françaises. « *L’arrêt de l’émission est un VOL à la communauté lusitanienne ! J’espère que vous pourrez arrêter ce massacre !* », s’écrie ce responsable associatif de région parisienne.

Les auteurs de ces lettres de protestation, pour la plupart issus de la « première génération », ont été confrontés des années durant, voire des décennies, à un étiquetage social à connotation négative, ravivé par cette situation de crise. Des verbes comme “protester”, “demander” et “exiger”, et des substantifs comme “choc”, “erreur”, “pression”, “protestation”, “obligation”, “surprise”, “tristesse”, “respect”, “indignation”, “consternation”, “deuil”, “vol” forment le noyau dur de la rhétorique de ces écrivains-auditeurs. Pour eux, *Descoberta* est tout simplement un droit des immigrés, un droit d’une minorité qui vit en terre étrangère. Ni plus, ni moins.

Cette correspondance, parfois accompagnée de pétitions, symboles d’un sentiment d’indignation collective face à une discrimination, exprime un désaccord avec l’arrêt de l’émission et multiplie les manifestations de soutien auprès de la rédaction. Celle-ci est perçue comme un îlot lusitanien

⁴¹ SCHNAPPER, 1998, pp.150-151

enclavé en territoire étranger ; on se préoccupe même de l'avenir professionnel des journalistes, eux aussi des compatriotes à la merci de leur statut d'étrangers. «*Malheureusement, dans ce monde, les minorités sont rarement prises en compte (...). J'aimerais savoir si vous continuerez à être payés après la suppression de l'émission. Je suis d'opinion qu'il serait peut-être mieux de refuser toute nouvelle proposition de travail à R.F.I. comme forme de protestation* », conseille un auditeur d'Allemagne qui joint à sa lettre un exemplaire du dernier bulletin de son syndicat métallurgique.

Un lénitif à la solitude

« (...) Ne sachant pas quel va être le destin de « Descoberta », je voudrais profiter de l'occasion pour vous remercier de ces 30 minutes que nous passons ensemble chaque soir et qui procurent tant de bien-être à beaucoup de Portugais en France et même en Europe ? Quelle que soit la décision, vos voix, Elisa Drago, José Marinho et Alvaro Morna seront le souvenir des nuits de solitude, au cours desquelles vous écouter lire les informations dans notre langue me faisait oublier les problèmes de tous les jours (...) » *(auditeur du Pas de Calais, 07/12/92).*

Des réminiscences nostalgiques

« (...) 26 ans déjà !... C'est une vie ! Vingt-six ans qu'une culture multi-séculaire se faisait entendre sur les ondes moyennes de R.F.I., de 22h à 22h30. Vingt-six ans que la communauté portugaise écoutait sa vraie langue. Celle au travers laquelle Camões, dans « Les Lusiades », montre la gloire d'un peuple, un peuple d'ordre, de Paix, un peuple qui a donné de Nouveaux Mondes au monde, un peuple qui a su aider votre belle Patrie, que nous aimons aussi, à surmonter la pente très difficile de l'après-guerre, un peuple qui ne veut que le dialogue. M. le Président, nous aussi, nous traversons un moment difficile (...). Donnez-nous l'espoir, M. le Président, de la continuité de notre Culture, de notre langue, de nos racines, aussi riches que les vôtres et aussi multi-séculaires (...) » *(auditeur de Seine-et- Marne, 07/01/93).*

Un droit de la minorité

« C'est avec tristesse que j'apprends la suppression de la voix portugaise. J'ai encore du mal à croire que vous soyez capables d'arrêter un programme qui vivait il y a plus de vingt ans dans les cœurs des Portugais de France. Nous ne pouvons admettre que l'émission de la voix portugaise prenne fin à R.F.I. Nous avons besoin de cet espace de temps. R.F.I. commet là une grave erreur envers les Portugais. Pensez bien à ce que vous faites, car nous ne le méritons pas (...)» (*auditrice de Paris 9^{ème}, 01/03/93*).

Une identité citoyenne

D'autres auditeurs avancent une perception différente, fondée sur une représentation de la *citoyenneté* en tant que lieu d'expression communautaire où s'entrelacent les notions de double appartenance culturelle et de construction européenne. L'écrasante majorité de ces lettres est expédiée par des auditeurs masculins d'Ile-de-France, zone de grande concentration portugaise où le contact régulier entre compatriotes aiguillonne sans cesse la configuration d'un collectif ayant acquis une légitimité représentative.

L'argumentaire des « citoyens » repose sur les discours d'un espace européen pluriculturel pour prendre à contre-pied la thèse de l'intégration des Portugais en France. Ce n'est plus à un passé peuplé de références historiques et mythiques que l'on fait appel, mais à la participation au sein d'un espace politique multinational. Les coupures de presse sur le débat européen accompagnent d'ailleurs quelques unes de ces missives. Cela indiquerait que des Portugais de France se sentent précurseurs, Européens avant la lettre.

Ils se disent « Portugais de France », soulignant ainsi leur polychromie identitaire, leur statut « *d'explorateurs*, d'avant garde, de premiers *Portugais Européens* à part entière, et non pas uniquement, comme nous l'étions

depuis des siècles, des Portugais rêveurs d'Europe »⁴². Stratégie d'affirmation face aux deux pays mais aussi de démarcation vis-à-vis des populations d'origine extra-européenne, ce discours table sur une reconceptualisation des propos sur les immigrés. *«Les Portugais de France n'ont-ils pas le droit de pouvoir continuer au sein de votre maison à parler de leur culture, de leur histoire dans leur langue natale ? (...). Je dirige, depuis sept ans, une entreprise française d'une vingtaine d'employés d'origines multiples. Je m'exprime en langue française avec le cœur portugais. N'est-ce pas cela la vraie intégration pour la construction d'une vraie Europe ? »*, interroge ce chef d'entreprise de Seine-Saint-Denis.

Dorénavant, ce n'est plus une revendication d'immigrés, mais l'application du principe de la citoyenneté européenne qui repose sur la libre circulation des hommes, des marchandises, des biens et des services. *«Il est curieux d'observer qu'une telle décision s'inscrit à contre-courant des accords de Schengen. (...) Cependant, si nous nous hasardions à faire une comparaison, nous pourrions remarquer que, toute proportion gardée, la communauté portugaise est, en quelque sorte, à l'image des Bretons. Ces derniers ne cultivent-ils pas leur singularité, leur fierté ? Ne sont-ils pas à la fois français, bretons et... européens? (les résultats du dernier référendum portant sur le Traité de Maastricht le prouvent). De fait, maintenir cette émission n'est pas dénouer cette communauté du peuple français, puisqu'elle est déjà l'un de ses composants (...) »*.

Voués à l'oubli par le système médiatique hexagonal, ces auditeurs attribuent à l'émission de R.F.I. les mérites de la préservation de nombreux éléments constitutifs de leur identité, au sein d'un environnement socio-politique kaléidoscopique. *« Si on retire l'émission, les Français ne feront que rarement allusion au peuple portugais. Et de plus, ils ne regardent toujours que les mêmes aspects (grandes villes, sites touristiques...). On ne leur en veut pas trop, ils ne peuvent pas tout faire, ils ne peuvent pas détailler l'actualité portugaise ou celle d'un autre pays, ce serait bien sûr impossible, d'où la nécessité de votre émission »*, explique cet auditeur des Hauts-de-Seine.

Malgré quelques similitudes avec les tonalités ethnographiques des « nostalgiques », le vocabulaire des « citoyens » dépeint davantage leur expérience au présent. Les substantifs comme “identité”, “communauté”,

⁴² LOURENÇO, in A.D.E. P.B.A., 1994, p. 40.

“origine”, “Europe”, “élections”, “intégration”, “patrie”, “culture”, “langue”, “défense”, “contact”, “frontières”, “adoption” ou “racines” sont ici plutôt des arguments désavouant l'image traditionnelle du travailleur simple et honnête, mais sans engagement social dans la vie de la cité, que des signes d'un quelconque réveil nostalgique. L'émission est la « *voix des Portugais* », dorénavant prêts à faire valoir leurs droits. « *Vous savez, Monsieur le Président, nous, les Portugais, nous allons pouvoir voter lors des élections locales en France. Nous n'oublierons pas de choisir ceux qui défendent nos intérêts* ».

Un relais des médiateurs

Cette partie du corpus englobe les missives des responsables d'associations, qui défendent le collectif au nom d'une légitimité communautaire. Guidé par ces membres actifs, le mouvement associatif portugais exerce un rôle primordial dans le tissage d'un réseau culturel, de solidarité et d'information, comptabilisant près de 900 groupements dans toute la France à cette époque.

Né au “temps des baraques”, ce mouvement atteint son apogée au milieu des années 80, passant d'un enfermement ethnique à une certaine ouverture vers la société française et aux échanges culturels, malgré quelques contre-exemples de ghettoïsation. Première expérience de participation à la vie de la cité, les associations ont joué un rôle de prévention contre l'anomie sociale. Elles sont ensuite devenues « moteur qui pousse les individus à une attitude plus confiante et “offensive” d'insertion sociale locale [et servent] d'antidote contre la marginalisation, d'affirmation d'une identité propre et de participation à la vie sociale locale (...) ; un espace de récréation, d'ouverture à des rapports culturels nouveaux dans le contexte social environnant qui évite tant bien que mal le maintien à la “frontière” (...), la gestion de l'insertion du groupe en tant qu'organisation sociale »⁴³.

Tout responsable associatif, se sentant investi d'une mission auprès de ses compatriotes et de la communauté locale, entretient une relation singulière avec l'émission, selon un contexte que la provenance géographique du courrier permet de clarifier. Ainsi, une distinction très nette s'établit entre les associations proches des sources d'information, des initiatives culturelles et des centres de décision et celles qui en sont plus éloignées. Rédigé en

⁴³ LEANDRO, 1995, pp. 211-212.

français à la direction de R.F.I., le courrier associatif francilien dénote une pratique d'intervention auprès des institutions hexagonales, absente des lettres de Province, elles, adressées en portugais et à la rédaction.

En tant que médiateurs locaux, ces militants se doivent d'être des auditeurs fidèles. Le dispositif de l'émission est cultivé comme relais, aussi bien par les responsables d'Ile-de-France, pourtant forts d'une plus grande autonomie et maîtrise du circuit informationnel, que par leurs pairs provinciaux, plus dépendants. L'émission contribue à la circulation de l'information provenant des circuits français et portugais au sein du réseau inter-associatif, dont elle constitue un carrefour privilégié dans la communauté.

Plusieurs associations bénéficiant d'espaces sur des radios locales de province vont jusqu'à retransmettre des extraits d'émissions, enfreignant leurs cahiers des charges. Ce témoignage venu de sud-ouest est éloquent : *« Comment aurions-nous été capables, avec nos horaires de travail, de dépouiller la presse quotidienne, française et portugaise, pour y trouver ces informations qui, pendant plus de dix ans, ont été le plat de résistance de nos émissions ? »*. Dans les départements où les Portugais n'ont pas accès aux médias locaux, c'est un lien d'autant plus vital *« à des informations auxquelles nous n'avons accès par aucun autre moyen (...). Les émissions en ondes courtes en provenance du Portugal n'arrivent pas toujours en bonnes conditions. Et ce ne sont pas elles qui nous donnent des informations sur notre communauté »*.

Au cœur de ce système dont « Descoberta » est l'un des centres névralgiques, l'information circule à double sens ; l'émission étant un excellent média pour la divulgation des divers agendas associatifs. *« Notre association, qui s'occupe essentiellement d'accueillir, d'informer et d'orienter les travailleurs étrangers dans leur vie de tous les jours vis-à-vis des démarches administratives, a eu l'occasion de bénéficier de cet espace qui lui était offert pour transmettre à une large partie de la communauté portugaise des informations souvent capitales pour sa bonne insertion dans la société française »*, explique ce responsable des Hauts-de-Seine.

Le vocabulaire des médiateurs associatifs relève incontestablement d'un processus de réception axé sur la préservation de ce territoire informationnel communautaire. Au fil des lignes, on parle surtout de "service public", "lien", "média", "information indépendante", "intégration", "rôle", "espace culturel", "source", "formation", "compétence", "soutien", "insertion",

“communauté”, “exclusion”, “contact quotidien”, “accès”. La rédaction portugaise de R.F.I. est ici un soutien hors pair dans la mission “d’apprendre”, “retransmettre”, “soutenir”, “accueillir”, “informer” et “orienter” les compatriotes.

Une clef d'accès à la lusophonie

«Assez isolés de Paris », des grands centres urbains et des cours de langue et culture portugaises, des auditeurs de province ou de l'étranger, majoritairement d'origine non portugaise, se cultivent et élargissent leur palette de connaissances par le biais de l'émission. À l'instar de ce directeur de collège de la Mayenne ayant « depuis plusieurs années, commencé à étudier votre langue comme autodidacte » ou de cet auditeur allemand qui « (vit) dans le sud est de l'Allemagne et (a) commencé à étudier le portugais il y a deux ans. Pour conserver et améliorer (ses) connaissances de cette belle langue, (il a) découvert les émissions de R.F.I. ».

Les trois-quarts des lettres sont adressées à la rédaction dans un français fluide et soutenu qui laisse présumer la sur-représentation de ce type d'auditeurs dans l'ensemble de l'échantillon. Pour eux, *Descoberta* est une clef d'accès à un univers davantage cognitif, bien que teinté par l'affectivité que le contact répété avec le monde lusophone entretient. Alors que les références à la culture portugaise sont souvent absentes des systèmes scolaires et médiatiques français, l'émission véhicule un ensemble de connaissances, permet un perfectionnement linguistique et actualise l'image du Portugal et des Portugais. La plupart sont polyglottes maniant plusieurs idiomes comme ces auditeurs d'outre-Rhin qui alternent avec aisance le français et le portugais ou cet enseignant qui a bénéficié des programmes destinés aux immigrés pour s'initier au portugais, à l'espagnol et au serbo-croate.

Les enseignants constituent d'ailleurs une partie non négligeable de ces “autodidactes” pour qui l'émission permettait de suppléer à une pénurie d'information. *«Personnellement, je ne cherche pas une intégration – et pour cause – mais un lien avec des connaissances et des manifestations que nous n'avons aucune possibilité de connaître autrement que par vous »*, certifie ce maître de conférence. À ce public appartiennent également des étudiants issus de la deuxième ou troisième générations, mais aussi des

jeunes ouverts à la découverte d'autres cultures. Un étudiant universitaire lorrain, membre d'une association lusophone, l'atteste : *« Une émission comme la vôtre (...) apporte beaucoup à des gens comme nous, descendants lusophones, par l'écoute d'une langue correcte, par le soutien à la découverte de la culture, par le soutien au non-oubli de notre double richesse par nos origines (...), mais également à nos amis français curieux de langue portugaise (...). Frédéric nous faisait remarquer que c'est en vous écoutant qu'il s'est épris pour notre langue, pour notre culture, au point de venir adhérer à notre association, à tel point que son professeur de portugais est persuadée qu'il est d'origine portugaise ».*

Regroupant différents cas de figure, depuis l'auditrice allemande dont le petit ami est portugais aux enseignants universitaires, ces missives renvoient à l'autodidaxie, à une ferme volonté de s'initier ou parfaire des connaissances par soi-même. L'autodidacte aime se cultiver, s'ouvrir au monde et aux autres. La verbalisation de l'expérience dévoile une réception davantage cartésienne, axée sur la volonté d'"apprendre", "savoir", "comprendre", "connaître", "enseigner", "perfectionner", "étudier", "améliorer", "découvrir", "informer" et "s'enrichir".

L'expérience ne se limite cependant pas au seul registre cognitif, car le contact fréquent avec une "langue", une "culture" et une "civilisation" crée des liens affectifs. Néanmoins, contrairement aux « solitaires », la relation avec les journalistes n'est plus celle d'une dépendance émotionnelle, mais d'un lien culturel qui n'exclut pas une certaine familiarité. L'émission n'est plus lénitive, mais une ouverture. Aussi bien les « solitaires » que les « autodidactes » éprouvent un certain isolement, relationnel pour les uns et intellectuel pour les autres. Cependant, si les premiers doivent gérer une situation d'immigration et un bref parcours scolaire qui constituent un handicap à leur épanouissement au sein de l'espace public hexagonal, les seconds jouissent d'une formation et d'une histoire personnelle qui leur confèrent un statut de précurseurs. À la présence réconfortante des journalistes pour les « solitaires », les « autodidactes » préfèrent le contenu, l'information, les connaissances. Pour les « solitaires », écrire en portugais traduit l'inaptitude, volontaire ou non, d'entrer dans le monde des significations et des nuances d'une langue qui n'est pas la leur, bien qu'ils y soient confrontés quotidiennement. Pour les « autodidactes », rédiger dans la langue de Camões et Pessoa est un acquis culturel.

Une identité citoyenne...

« Depuis plus de 20 ans, je suis un fidèle auditeur de ces émissions qui pour moi représentaient un lien très important entre la France et mon pays d'origine (...) Pour moi, être intégré ne veut pas dire perdre mon identité portugaise. Mes enfants sont nés en France, mais ils sont néanmoins très attachés à la langue portugaise. Pourquoi les priver de cette émission qui était pour eux un moyen de mieux apprendre la langue et la culture du Portugal? (...) Vous savez, M. le Président, nous, les Portugais, nous allons pouvoir voter lors des élections locales en France. Nous n'oublierons pas de choisir ceux qui défendent nos intérêts (...)» (*auditeur de Paris 16^{ème}, 12/12/92*).

Une médiation militante...

«Nous avons appris par la presse, puis par nos réseaux à l'intérieur du monde associatif portugais en France, la suppression des émissions en langue portugaise, destinées à la communauté portugaise de France, sur Radio France Internationale. Cette décision, attribuée à la cessation des subventions du Fonds d'Action Sociale, cause une grande émotion dans cette communauté et notamment dans notre association qui a été créée pour soutenir et développer les échanges entre Portugais et Français, aussi bien en France qu'au Portugal (...). Pour notre association, qui a pour vocation, entre autres, de faire circuler des informations et des messages contribuant à l'intégration, en France et en Europe, d'immigrés souvent coupés de leurs racines, les émissions de R.F.I., après la disparition de tant de programmes associatifs en langue portugaise, étaient un média indispensable (...) » (*association franco-portugaise de Paris, 02/01/93*).

Une clef d'accès à la lusophonie...

«Au début de cette année, j'ai découvert, par hasard, le programme portugais de R.F.I. (...). Ce programme signifie et contribue, en même temps, à la grande idée de l'esprit de l'Europe Commune, qui ne va pas seulement naître en 1993. Le programme

portugais de R.F.I. a déjà commencé à faire connaître le Portugal, non seulement comme membre de la Communauté Européenne, mais aussi comme notre voisin européen commun. À mon avis, grâce à cette émission, le développement de notre Europe s'accélère considérablement. (...) Les différentes langues et traditions enrichissent notre vie. Il est vrai que la langue portugaise n'est pas très courante en Europe, mais on ne peut absolument pas y renoncer. Cette langue a les mêmes droits que les autres (...). Je suis allemande et je vis proche de la frontière française. (...) Pour moi c'est un cours de portugais, mais aussi un moyen de connaître ce peuple et ce pays, sa culture et ses traditions (...)) (auditrice d' O'Hersweier– Allemagne, 17/12/92).

UN PUBLIC SEDIMENTAIRE

S'attirant depuis toujours un caractère de service, l'émission de R.F.I. a néanmoins subi diverses mutations au cours de son existence. Les activités de production de sens du public ayant « forcément un rapport avec ce qui leur est donné à comprendre »⁴⁴, celui-ci a dû composer avec les successives « intentionnalités communicationnelles »⁴⁵ proposées par l'institution médiatico-politique. Ce qui équivaut à dire que l'émission a joué un rôle d'*agenda-setting*, que la réception est temporelle et que le public a une histoire. Jusque là, rien de nouveau. Cependant, les usages ne se sont pas succédé, telles des saisons hermétiques de la réception, mais se sont plutôt sédimentés dans le temps. Un usage n'a pas chassé l'autre, il l'a rejoint. C'est ainsi qu'en 1992 on retrouve des « immigrés » ou des « nostalgiques », auditeurs idéalisés dans les années 70 et 80, à côté des « citoyens ».

Certains membres du public ont vraisemblablement évolué au gré de l'image de l'auditeur institutionnel⁴⁶, alors que d'autres sont davantage restés ancrés dans une période. Non seulement le processus diffère selon le contexte (rapports sociaux et cadres spatio-temporels)⁴⁷, mais les différentes ressources symboliques et cognitives mises en œuvre ne circonscrivent pas

⁴⁴ SCANNELL, 1994, p. 52

⁴⁵ SCANNELL, 1994.

⁴⁶ ESQUENAZI, 1995.

⁴⁷ CORNER, 1996, pp. 22–24.

la réception à une seule construction du dispositif. On a pu être « immigré » et aujourd'hui se sentir plus « nostalgique » ou « citoyen ». On peut également – bien que nous n'ayons pas insisté sur cet aspect – être simultanément « solitaire » et « nostalgique », ou « médiateur » et « autodidacte ». Une série de combinaisons est envisageable...

D'autre part, les « solitaires », les « médiateurs » et les « autodidactes » ne paraissent s'insérer dans aucune des typologies institutionnelles. Mais si l'on regarde de plus près, les « solitaires » faisaient déjà partie de ce public des bidonvilles et des foyers des années 60 et les « médiateurs » étaient des auditeurs choyés, aussi bien pour recréer la nostalgie du pays que, plus tard, pour faciliter l'intégration ; les bilans d'activité le confirment. Restent les « autodidactes »... Apparus de nulle part, ils sont bel et bien là. Ce sont les marges transfrontalières d'un public en mouvement perpétuel. L'identité de celui-ci, même s'il paraît parfaitement discernable, ne se détermine jamais *a priori*. Elle se bâtit au fur et à mesure, se renforce singulièrement lors de moments-forts d'irruption de la réception et se nourrit de la complexité du réel. Ici, par exemple, lorsque l'on a voulu ouvrir davantage les portes de l'intégration aux immigrés, des auditeurs non-lusophones en profitent pour faire le chemin inverse et se familiariser avec la langue et la culture portugaise.

Alors qu'on attribue aux médias généralistes les fonctions de lien social et de préservation de l'identité nationale, de « construire des cadres culturels collectifs et des passerelles entre les visions du monde des multiples communautés composant une société »⁴⁸, les médias ou émissions ethniques sont souvent perçus comme des ghettos. Créent-ils des micro-sphères publiques ? Sont-ils facteurs d'ouverture ou de repli ? Nous l'avons vu, l'émission était surtout vécue comme un refuge par les « solitaires », les « nostalgiques » et les « immigrés », pour des raisons, respectivement, personnelles, historiques et sociales. Par contre, elle suscite plutôt un passage à l'universalisme pour les « autodidactes », les « citoyens » et les « médiateurs », respectivement, pour des motifs de curiosité intellectuelle, de participation civique et de médiation associative. Une micro-sphère publique, un territoire de communication s'est mis en place, mais l'émission en soi n'est ni facteur de repli identitaire, ni vecteur d'intégration à la société d'accueil. La carte des significations et des usages construite par les

⁴⁸ WOLTON, 1997, p. 104. Les émissions de R.F.I. étaient séparées du reste de la programmation (note 2).

auditeurs, ainsi que la conscience d'appartenance à un public, articulent une série de variables indépendantes du texte radiophonique et des seuls critères communautaires.

La réception de l'émission de R.F.I. est un lieu de production de sens, où se croisent les structures interprétatives des institutions et des animateurs avec celles des auditeurs. Ces derniers endossent des identités et sollicitent des cadres de lecture différents, chaque grammaire renvoyant à des expériences personnelles et des territoires sociaux particuliers. Destins individuels et appartenances collectives, logiques cognitives et émotionnelles modèlent les pratiques proposées par les producteurs. La réception se joue donc dans l'interaction de deux cadres distincts (institution et auditeurs), n'ayant aucun d'eux l'entière maîtrise du processus communicationnel. Il est ici question d'identité. C'est l'image de l'autre et de soi-même qui est en jeu, la manière dont on perçoit et l'on se perçoit, dans la complexité d'un réel en marche...

À UNE ECHELLE DIASPORIQUE

Lorsque le public de « Descoberta » proteste contre l'arrêt de l'émission, il est déjà en mesure de recevoir, depuis quelques mois, une chaîne de télévision portugaise⁴⁹. Le même schéma se répète : une « fiction de public »⁵⁰ idéalisée par les producteurs, des téléspectateurs... Cette fois-ci, la notion de diaspora – déjà cultivée dans la dernière période de l'émission de R.F.I. – est mise en avant. RTPi (*Radiotelevisão Portuguesa Internacional*) est investie d'un pouvoir symbolique au service d'un imaginaire collectif, matérialisé dans la lusophonie. À ce concept se rattache une certaine idée de l'universalisme de l'âme lusitanienne : « *RTPi est la conquête de l'Etat-Nation portugais. Le Portugal n'est pas à peine un territoire. C'est une nation avec des millions de Portugais qui vivent et travaillent en dehors du Portugal. RTPi traduit cette réalité dans l'audiovisuel. En chaque coin du monde où se trouve un Portugais, on sent, on vit et on affirme le Portugal. RTPi divulgue ce vécu de l'âme portugaise*

⁴⁹ Inaugurée le 10 juin 1992, RTPi émet 24 heures par jour pour le monde entier dès 1995. En France, elle fait partie de l'abonnement de base de Paris TV Câble (dès le 6 décembre 1994), du bouquet numérique Canal Satellite (18 novembre 1996), ainsi que de plus d'une centaine de réseaux câblés sur tout le territoire. Depuis septembre 1997, SIC international (déclinaison d'une des chaînes privées portugaises) fait partie du bouquet TPS et, dès novembre 1998, du réseau câblé NOOS.

⁵⁰ DAYAN, 1998.

(...) ⁵¹ ». Suite à l'érosion du service public portugais⁵², la chaîne condense une partie significative des ambitions du pouvoir politique en matière d'intérêt général, notamment la divulgation de la langue et de la culture dans le monde, et le renforcement du lien avec et entre les communautés émigrées⁵³.

La « deuxième génération » semble plus distante de ces programmes spécifiques, mais il ne faut cependant pas se méprendre sur un ensemble d'autre médias « néo-traditionnels »⁵⁴ qui complètent ou parfois supplantent la télévision, la radio et les journaux⁵⁵. En Ile-de-France, par exemple, les discothèques, les associations, les fêtes, les restaurants ou les clubs de football portugais, parfois même les lieux de culte, sont des espaces de socialisation privilégiés pour des milliers de jeunes. La question identitaire ne se joue pas dans la seule arène médiatique.

La communauté portugaise est actuellement confrontée à une nouvelle logique institutionnelle. Ayant quitté un Portugal colonisateur pour devenir « immigrée-colonisée », cette population, qui a par la suite accédé à un statut

⁵¹ Luis Marques Mendes, ministre sous Cavaco Silva (PSD), cité sur <http://rtpi.rtp.pt> (juillet 1998). Voir SOUSA, 1999 et LEONARD, 1998. Malgré la création de RTP-Africa, le 7 janvier 1998, RTPi continue de mêler à sa vocation diasporique une dimension de lusophonie planétaire englobant ses ressortissants, le Brésil, le Timor-Oriental, l'Angola, le Mozambique, le Cap-Vert, la Guinée-Bissau et S. Thomas et Prince. Un discours qui ne coule pas toujours de source pour certains émigrés ayant participé à la guerre coloniale.

⁵² Suppression de la redevance (1991) et avènement des chaînes hertziennes privées SIC (6 octobre 1992) et TVI (20 janvier 1993). PINTO, 2000, p. 30-34.

⁵³ Selon l'étude de Felisbela Lopes (1999), le JT de 20h00 consacrait une moyenne de 15 minutes par mois à l'émigration en 1988 et de 4,15 minutes en 1992 (essentiellement en août et décembre, à l'occasion des vacances), LOPES 1999. Nonobstant l'absence de données comparatives, il semblerait que ces chiffres aient nettement progressé depuis la création de RTPi...

⁵⁴ DAYAN, 1998, p. 108.

⁵⁵ En l'an 2000, a été vendue sur l'Hexagone une moyenne de 17.300 journaux sportifs, 3.700 quotidiens généralistes et 1.100 hebdomadaires généralistes portugais, par mois (données de l'auteur). Malgré l'absence de statistiques officielles, les chiffres de la presse régionale lusitanienne sont nettement supérieurs. Quant à la presse française, ce sont les publications régionales qui rencontrent elles aussi le plus de succès auprès des Portugais (le 10 février 1999, jour du match Portugal-Hollande au Parc des Princes, le *Parisien* publiait un entretien en français et en portugais). En ce qui concerne les médias spécifiquement communautaires, les Portugais de région parisienne ont aujourd'hui accès à Radio Alfa (98,6 FM) ainsi qu'à des publications comme *O Mundo Português*, *O Lusitano*, *Opinião*, *Encontro das Comunidades*, *Vida Lusa* et *Cap Mag*, entre autres.

européen, à une nouvelle forme de citoyenneté⁵⁶, se voit maintenant proposer une identité diasporique. Pourtant, pour reprendre la typologie d'Appadurai⁵⁷, la perspective médiatique (*mediascape*) à laquelle elle a accès se compose aussi bien de visions françaises, que portugaises, et parfois d'autres origines. On ne pourrait donc prétendre lire son identité, sa propre perspective (*ethnoscape*), à partir d'un seul angle. Hier comme aujourd'hui, l'analyse d'une chaîne ou d'une émission ethnique nous dévoile des fragments d'une identité dont le puzzle se redessine constamment. Faire partie d'un public c'est aussi être migrant...

L'expérience des diasporas, notion intermédiaire entre le local et le global, est capitale pour les sociétés contemporaines, quotidiennement confrontées aux discours sur la mondialisation, la prolifération des réseaux, la dissolution du lien social et le retour des nationalismes. Dépeinte tantôt comme symbole d'ouverture, tantôt comme archétype d'enfermement, elle condense les aléas de tout processus de construction identitaire. Si dorénavant la sociologie des migrations ne peut guère ignorer la recherche sur les médias et leurs publics, la sociologie des médias ne semble pouvoir échapper à une inflexion anthropologique.

⁵⁶ Aujourd'hui, les Portugais de France peuvent voter lors des élections législatives et présidentielles portugaises, et des européennes et municipales françaises, ainsi que pour leur Conseil représentatif des Communautés Portugaises. Toutefois, les taux d'inscription sont infimes et l'abstention élevée (plus de 90%).

⁵⁷ APPADURAI, 1996.

REFERENCES

APPADURAI Arjun (1996), *Modernity at large*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

ADEPBA - ASSOCIATION POUR LE DEVELOPPEMENT DES ETUDES PORTUGAISES, BRESILIENNES, D'AFRIQUE ET D'ASIE LUSOPHONE (1994), *Actes du colloque "Images réciproques France-Portugal"*.

BEN AMOR-MATHIEU Leïla (2000), *Les télévisions hispaniques aux Etats-Unis. L'invention d'une communauté*, col. « Amérique –Pays Ibériques », CNRS Editions.

BOURE Robert et LEFEBVRE Alain (2000), *Télévisions "locales" et territoires en mouvement. Vers un programme de recherches*, Hermès 26-27, pp. 265-282.

CÁDIMA Francisco Rui (1996), *Salazar, Caetano e a televisão portuguesa*, Editorial Presença, Lisboa.

CARDON Dominique (1995), «Chère Ménie...» *Emotions et engagements de l'auditeur de Ménie Grégoire*, Réseaux n° 70, pp. 41–78.

CORDEIRO Albano (1996), *La presse d'expression portugaise en France*, in MIGRANCES n° 11-12, *Presse et immigration en Europe*, pp. 60-65.

CORDEIRO Albano (1997), *Les apports de la communauté portugaise à la diversité ethno-culturelle de la France*, Hommes & Migrations n° 1210, pp. 4-17.

CORNER John (1996), *Sens, genre et contexte : la problématique du « savoir public » dans les nouvelles études de la réception*, Réseaux n° 79, pp. 9-29.

CUCHE Denys (1996), *La notion de culture dans les sciences sociales*, coll. Repères La Découverte.

DAYAN Daniel et KATZ Elihu (1996), *La télévision cérémonielle*, P.U.F., Paris.

DAYAN Daniel (1998), *Particularistic media and diasporic communications*, in LIEBES Tamar and CURRAN James, *Media, ritual and identity*, Routledge, London and New York, pp. 103-113.

DAYAN Daniel (2000), *Télévision, le presque public*, Réseaux 100, pp. 427-456.

ESQUENAZI Jean-Pierre (sous la dir.) (1995), *La télévision et ses téléspectateurs*, L'Harmattan.

GASPARD Françoise (1982), *L'information et l'expression culturelle des communautés immigrées en France. Bilan et propositions*.

GILLESPIE Marie (1995), *Television, ethnicity and cultural change*, London and New York, Routledge.

LEANDRO Maria-Engrácia (1995), *Au delà des apparences. Les Portugais face à l'insertion sociale*, CIEMI/Harmattan.

LEONARD Yves (sous la dir.) (1998), *La lusophonie dans le monde*, Problèmes politiques et sociaux, La Documentation Française n° 803.

LOPES Felisbela (1999), *O telejornal e o serviço público*, Minerva, Coimbra.

LOURENÇO Eduardo (1990), *Nós e a Europa ou as duas razões*, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, Lisboa.

LOURENÇO Eduardo (1997), *Mythologie de la saudade. Essais sur la mélancolie portugaise*, Ed. Chandeigne.

MESQUITA Mário et REBELO José (sous la dir.) (1994), *O 25 de Abril nos media internacionais*, Coleção Textos/25, Edições Afrontamento.

NOBRE CORREIA José Manuel (1997), *Les médias portugais. De la dictature à la démocratie...*, MédiasPouvoirs 1, pp. 37-47.

PAILLIART Isabelle (1993), *Les territoires de la communication*, PUG.

PASQUIER Dominique (1999), *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

PINTO Manuel (2000), *A comunicação e os media em Portugal*, Instituto de Ciências Sociais da Universidade do Minho, Braga.

PROULX Serge (sous la dir.) (1998), *Accusé de réception. Le téléspectateur construit par les sciences sociales*, L'Harmattan / Les Presses de l' Université de Laval.

QUERE Louis (1996), *Faut-il abandonner l'étude de la réception ?*, Réseaux 79, pp. 31-37.

SCANNELL Paddy (1994), *L'intentionnalité communicationnelle dans les émissions de radio et de télévision*, Réseaux n° 68, pp. 49-63.

SCHNAPPER Dominique (1998), *La relation à l'autre. Au cœur de la pensée sociologique*, Gallimard.

SOUSA Helena (1999), *Os media ao serviço do imaginário português. Uma reflexão sobre a RTP Internacional e a Lusofonia*, Communication présentée lors de la troisième rencontre lusophone en Sciences de la Communication, le 27-30 octobre 1999 à Braga, au Portugal.

VOLOVITCH TAVARES Marie-Christine (1994), *Les Portugais dans la région parisienne depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale jusqu'en 1974*, in MARES A. et MILZA P. (sous la dir.), *Le Paris des étrangers depuis 1945*, Publications de la Sorbonne, Paris, pp. 95-120.

VOLOVITCH TAVARES Marie-Christine (1995), *Portugais à Champigny, le temps des baraques*, ed. Autrement, Paris.

WOLTON Dominique (1997), *Penser la communication*, Flammarion, Paris.